

Sommaire

2010 (2) – numéro 35

Éditorial – C'est ainsi que nous lisons 7

DOSSIER

EMPIRE READER

sous la direction de Marc Aymes et Pierre Savy

Impérissable / De certains noms d'empire
Marc Aymes / Laurent Dubreuil 13

Comment les empires touchent à leur fin
Charles Tilly 21

*Empires : la logique de la domination mondiale –
de la Rome antique aux États-Unis*
Herfried Münkler 39

« Colonialisme » et « Empires coloniaux »
Jürgen Osterhammel 57

Le modernisation du colonialisme et les limites de l'empire
Frederick Cooper 69

*Translations analogiques : la Rome impériale,
l'Angleterre médiévale et les Indes britanniques*
Ananya Jahanara Kabir 87

TEXTES LIBRES

Entretien avec Ivan Segré, *La philosophie française et « les Juifs »*
Propos recueillis par Basile Dewez 117

« *Enfoncé, Lanson !* » ou comment le surréalisme
a changé l'histoire littéraire
Mélanie Leroy-Terquem 133

Bulletin d'abonnement 149

Où trouver Labyrinthe 150

éditorial

C'EST AINSI QUE NOUS LISONS

Bonjour. D'après nos informations, vous travaillez sur un ou des empire(s). Voire sur l'Empire. Mais qu'est-ce à dire ? Nous souhaiterions que vous nous en proposiez un récit. La signification que vous assignez au mot nous importe. Et, plus encore, la compréhension du lieu critique qu'il constitue en vos travaux : en quoi l'empire vous est-il food for thought ? Quel « principe actif » la substance impériale recèlè-t-elle pour votre pensée ?

Telle fut la prise de contact, aux commencements de ce numéro, avec plusieurs auteurs-chercheurs intéressés à la chose impériale.

Cela dit, nous hésitions : voulions-nous susciter des contributions inédites ? Envisagions-nous plutôt une édition traduite de textes déjà publiés en d'autres langues que le français ? La seconde option s'est finalement imposée. Il y eut certes des raisons d'opportunité ; mais surtout, c'est le choix de privilégier le *Reader*, comme épine dorsale du numéro, qui emporta la décision.

Oui, ami lecteur, un autre lecteur te fait face. Lecteur avide. Rat de bibliothèque. Ou bien souris (hypertexte oblige) compulsant lien sur lien. Un peu machine aussi

donc, avec fonction enregistreur ou graveur généralement de série. Ceci est un *Reader*.

Pourquoi le R majuscule ? C'est que ce lecteur est attiré. Autrefois, au Collège de France, les professeurs étaient « lecteurs royaux ». Au Royaume-Uni comme ailleurs dans le Commonwealth, la hiérarchie universitaire d'aujourd'hui situe le *Reader* entre le *Professor* et le *Lecturer*. De fait, c'est bien du monde anglo-américain que ce lecteur nous vient. Et outre les personnes, il renvoie aussi à certains livres employés dans l'université : le nom de *Reader* y désigne, dans la tradition des manuels scolaires, des recueils de lecture, conçus sur un mode anthologique. Genre didactique, le *Reader* est donc factitif : il ne lit pas tant qu'il fait lire. (D'aucuns diront qu'il accompagne : *Companion* est d'ailleurs un de ses autres noms.) Il compile, appareille, traduit, pour rendre accessible « la base », « l'essentiel ». Un auteur ? *The Nietzsche Reader* ! Un champ d'études ? *The Translation Studies Reader* ! Un enjeu politique ? *The Human Rights Reader* !... Certainement, il entre dans cette « mise en valeur » une part de mise sur

le marché, de la part d'éditeurs spécialisés, pour certains, dans ce type d'usuels (réputés) faciles à vendre. Pour le coup, cependant, il ne semble pas qu'aucune maison ait jamais tenté d'*Empire Reader* à part entière. Nous-mêmes nous en sommes loin, disons-le : travaillant sous contraintes propres à toute revue papier, *Labyrinthe* ne peut prétendre au *Reader* qu'en modèle réduit. Le corpus de textes traduits et commentés ici n'est qu'un échantillon. Nous remercions chaleureusement leurs auteurs, ayants droit et éditeurs de la confiance qu'ils nous ont accordée.

Reste que cette marchandise académique est censée encourager à la critique. Comment ? C'est toute la question. La formule choisie dans ces pages tâche de proposer une réponse, avec un double souci — c'est toute l'ambiguïté du factitif, comme faire-lire et laisser-lire à la fois. D'un côté, l'objectif est de traduire et de donner à lire autant que possible : nous avons dû limiter nos interventions. De l'autre, l'échantillon vise à mettre en évidence les entrecroisements, recoupements et divergences dont les travaux sur l'empire portent la trace : il nous fallait manifester la présence d'un œil baladeur, d'une tête de lecture.

Faire lire et laisser lire, donc. Comment rendre graphiquement visible cette double exigence de lecture, ce *travail* qui altère le lu en

même temps qu'il le tient sauf¹ ? La démarche adoptée consiste à invoquer d'autres voix, à faire parler d'autres protagonistes : à essayer sur la page, à même les traductions que nous donnons à lire, des sortes de phylactères, dont les locuteurs demeureraient absents néanmoins². Ces inserts veulent matérialiser l'éventualité de la divagation, de la digression ou de la réminiscence, qui est l'étoffe de la pensée lisant, si rigoureuse se voulût-elle. Éventualité qui, l'introduction au dossier s'en explique, nous semble particulièrement marquée lorsqu'on touche à l'empire. Tentons d'en faire l'expérience. N'est-ce pas ainsi que nous lisons ?

En écho au dossier du numéro 28 de *Labyrinthe* (« Des Juifs contre l'émancipation ») et à l'entretien croisé avec Alain Badiou et Jean-Claude Milner publié dans le numéro 32, nous publions ici un entretien avec le philosophe Ivan Segré mené par Basile Dewez. Outre la rétrospective qu'opère Segré sur les débats concernant l'antisémitisme et le philo-sémitisme dans la philosophie française depuis l'après-guerre, on y lira une tentative audacieuse, dans le sillage des propositions de Badiou, pour hisser le mot « Juif » au niveau d'une vérité universelle, loin de sa signification strictement religieuse ou de son ancrage dans

une réalité politique liée à l'État d'Israël. Tentative audacieuse, car il resterait peut-être à identifier les contours et le contenu réels de l'existence historique et sociale de ce qui est présenté ici comme une « idée platonicienne » ; mais tentative qui ne devrait pas manquer de susciter l'intérêt.

Enfin l'article de Mélanie Leroy-Terquem s'inscrit dans notre recherche continue des accointances et collisions entre expériences littéraires et discours de savoir, puisqu'il met en évidence les bouleversements induits par les surréalistes dans la méthode même de l'histoire littéraire, leurs lectures et évaluations de la tradition conduisant à envisager un paradigme géographique certes peu exploité mais fort stimulant, et qui, plus que l'attention, mérite aujourd'hui développements et approfondissements.

Pour terminer cet éditorial, il nous faut sacrifier à l'une des scènes préférées du « petit théâtre intellectuel » : la riposte. La récente livraison d'une vénérable revue, dirigée par des gens que nous connaissons et qui nous connaissent, s'organise autour des « savoirs de la littérature ». Il appartient aux

lecteurs de déterminer si le dossier en question comporte quelque savoir ou la moindre lecture littéraire. Pour notre part, nous sommes certains d'apparaître sous forme allusive (procédé ni très « scientifique », ni très élégant), et à plusieurs reprises, dans l'éditorial de ladite revue sous la forme des « enthousiastes » de Hayden White « adeptes de l'expérimentation » ou des tenants de « la potentialité critique » du littéraire. Quant à nous expliquer plus longuement, nous en avons — collectivement et individuellement, et donc contradictoirement — entamé la tâche depuis un moment. Nous ne pouvons que renvoyer aux nombreux numéros de *Labyrinthe* qui essaient de pratiquer l'histoire et les sciences humaines autrement, comme notre dossier sur la communauté (n° 21, 2005), notre recueil sur les limites des disciplines et de l'interdisciplinarité (n° 27, 2007) ou la récente traduction et présentation des hypothèses développées par Hayden White dans *Metahistory* (n° 33, 2009) ; ou, hors de notre revue, au volume co-dirigé par Laurent Ferri en 2006 sur *L'Histoire Bataille*, ainsi qu'à l'ouvrage de Laurent Dubreuil sur *L'État critique de la littérature* (2009).

1. Cf. Guillaume Sibertin-Blanc, Stéphane Legrand, *Esquisse d'une contribution à la critique de l'économie des savoirs*, s.l. [Reims], Le Clou dans le fer, 2009, p. 73-74.

2. Leur traduction, le cas échéant, est assurée par Marc Aymes et Renaud Pasquier.

Dossier

Empire Reader

sous la direction de Marc Aymes et Pierre Savy

Impérissable

Marc Aymes^I

Sommes-nous à somnoler dans un semblant d'empire^{II} ?

D'empire, il est question partout. L'inventaire n'est même plus nécessaire. Le présent dossier se veut interrogation sur cette omniprésence. On se demande ici pourquoi l'empire n'est pas, ne semble pas devoir jamais être, victime de son succès.

Pourtant l'empire demeure inscrit dans l'histoire. Il n'a rien d'une substance détachée de la contingence. Si l'on veut que l'empire « contre-attaque », il faudra bien d'abord lui avoir fait essayer quelque revers de fortune. Et puis, souvenez-vous : tout empire périra. Grandeur et décadence se succèdent sans faiblir.

Mais de ce cycle, la force de l'empire^{III} se sort sans un pli. Peu de notions combinent un si fort coefficient d'historicité et une telle imperméabilité au devenir historique : de l'Empire romain aux luttes menées

.....

De certains noms d'empire

Laurent Dubreuil

En quelque sorte sommé de parler sens par le descriptif de votre enquête, je suis d'accord, mais il n'est peut-être pas inutile d'ajouter un ou deux mots sur le sujet même de la signification. Empire de ce point de vue n'a pour moi pas d'autres privilèges que la plupart des termes dès qu'ils ne servent plus seulement à la désignation référentielle directe. Je pense qu'est à l'œuvre, dans tout discours verbal, un processus de signification qui, par l'entrelacs des phrases, peut défaire le « sens » prédéterminé en l'excédant. C'est aussi un défaut, car, en retour, la possibilité de tels énoncés exhibe la fragilité, voire la vacuité, d'un enserrement conceptuel strict, par les moyens du langage humain. Qu'empire désigne telle construction ici, ou là tel réel, puis qu'il se métaphorise dans la propagation de ses acceptions risquent ainsi de ne rien révéler de propre et de plutôt constituer le cas d'espèce d'un phénomène langagier plus large. Cela dit, de ce cas d'espèce, parlons.

au xx^e siècle contre l'impérialisme, de nombreuses clameurs impériales, parfois sinistres, parcourent les mondes savants et profanes, jusqu'à la sombre menace qui obsède la science-fiction de masse, et hante (produits dérivés et bande-son ronflante à l'appui) la culture populaire contemporaine. Sans oublier le déclin de l'empire américain — tant et plus prophétisé et filmé. Plus qu'une épithète, l'empire y devient un modèle, une forme rémanente et universalisable d'articulation des particularités^{IV}. Par-delà l'infini catalogue de ses déclinaisons, tiendrait-il de la catégorie *a priori* pour la pensée et la sensibilité : « comme un empire dans un empire^V » ?

À quoi s'ajoute, au départ de notre enquête, une déclinaison plus spécifique du problème : à la différence d'autres notions philosophico-politiques, marquées au coin de l'historicité d'un moment ou d'un temps donnés, et qui sont, à ce titre, considérées comme périssables, l'empire, lui, est dispensé de date de péremption. Les empereurs eux-mêmes se font rares ; la forme empire demeure. L'expliquera-t-on en arguant d'une translation métaphorique ? L'hypothèse est séduisante : la politique de ce monde ne reconnaîtrait plus guère d'empires qu'au figuré. Il est

.....

À commencer par *une* expression, qui me retint naguère et s'entête dans notre vocabulaire contemporain, celle d'*empire colonial*. Soit une manière très courante dans l'historiographie pour renvoyer non seulement à « la plus grande France », mais aussi aux premières colonies modernes (Saint-Domingue, les Indes, etc.). Elle n'est d'ailleurs pas réservée à la France, mais se trouve abondamment utilisée pour l'expansion belge en Afrique, ou pour les conquêtes britanniques — le terme consacré étant en la dernière occurrence le *Raj*, qui, en hindi, semble être entre *règne* et *royaume*, et comprend une racine indo-européenne donnant précisément le latin *rex* et les mots que je viens de dériver ; pas si loin peut-être du pouvoir qu'est *imperium*.

Cela dit, l'expression d'*empire colonial* a, je pense, un côté très dix-neuvième siècle. C'est-à-dire qu'elle s'impose sans doute par le biais de la théorie coloniale qui s'élabore à cette époque, et en particulier sous la Troisième République. (Dans la France d'Ancien Régime, la monarchie absolue limite diablement la revendication de l'empire.) Pourquoi *empire* survient-il alors ? Il serait bon de rappeler que les deux empires français « avec » empereurs ont pu exercer une influence. Par ailleurs, l'obsession des hommes politiques et des auteurs de manuels, de traités, d'atlas est de montrer combien Paris est l'héritière de l'ancienne Rome, cliché omniprésent¹. Il devient alors nécessaire de parler d'empire colonial comme on disait l'empire romain. Cette raison est sans doute cruciale aussi pour

d'ailleurs frappant de constater combien, au grand empire de l'empire dans le domaine de la pensée, s'oppose sa faiblesse dans le domaine de l'empirie, tant il est vrai que tous ceux qui ont réfléchi à l'empire ont parlé de son pouvoir politique limité, de sa définition même par son caractère indirect et souple, du fait que ce colosse avait des pieds d'argile. Le signe empire, impérial, fascine : l'empire réel est faible et fragile. Signifiant souverain, signifié déchu. Mais s'il en va ainsi, pourquoi s'en tenir à la métaphore ? Ce trope en dit trop (par coq-à-l'âne sémantique) ou trop peu (faute de suivi paradigmatique)^{VI}. Rien n'exclut d'autres manières de *se figurer les transports d'empire*.

Avis, avis : une *translatio imperii* généralisée est en cours. Non plus seulement des transferts de pouvoir temporel-et-spirituel au fil linéaire de l'histoire, mais une retransmission de l'empire partout dans l'atmosphère, *urbi et orbi*, en mutation permanente, faisant feu de tout code. À nous de faire avec.

.....

les autres nations qui s'intitulent de même, dont, surtout, le *British Empire*. La figure d'unification, qu'elle soit liée à l'expansion coloniale ou pas, est toujours susceptible de ramener Rome, ou ses visions. Témoins aujourd'hui encore, Jacques Derrida qui adapte l'actuelle « *globalization* » en « *mondialatinisation* » dans *Foi et savoir* (Paris, Seuil, 2001), ou Jean-Luc Godard qui substitue, dans le texte latin des *Métamorphoses* d'Ovide cité vers la fin du film *JLG par JLG* (1995), à *Romana potentia terris* une *Americana potentia terris*, « le pouvoir américain sur la terre » (la citation d'Ovide est au vers 877 du dernier livre des *Métamorphoses*).

Cette hantise de Rome, vue comme conquête territoriale, pouvoir absolu sur le monde et source d'une paix de force maintenue, est peut-être une grande raison explicative de ce qui trouble et fascine, cette sollicitation permanente de l'*empire*, en tout cas dans l'alter-communisme. Assurément, pour les langues vernaculaires où le mot existe, c'est le latin *imperium* qui a muté. *Imperium* n'est pas qu'une forme de régime, mais désigne le pouvoir en général, mieux par excellence. C'est par là également que je me trouvai à en parler, dans *L'Empire du langage* (Paris, Hermann, 2008). Dans la mesure où mon propos était historique, mais pas d'historien, au-delà de la forme situable *empire-colonial* et qui formait mon « terrain » si l'on veut, je voulais questionner l'*imperium*. Qu'est-ce qui fait le pouvoir dans la société, la politique ? Qu'est-ce qui incite des personnes banales

Envahissant, l'empire ? On le reconnaît bien là. Et pourtant, ce faisant, n'émancipe-t-il pas ? Étrange prodige : ce mot chargé d'histoire sort de l'histoire ; ce corset de contexte libère quiconque le prononce de ses habits d'époque. Dites « empire ! », et vous voici aussitôt immunisé contre tout méchant anachronisme — celui-là même qui fait éternuer plus d'un historien, et aucun vaccin n'a été trouvé à ce jour, en dépit de quelques expériences-pilotes (Loroux, Rancière, Didi-Huberman et les autres). Affranchissement, donc : c'est un « obstacle » dont l'historien appréhende le heurt, mais qui, franchi, assure une vue cavalière sur l'histoire^{VII}. Libération diversement perçue et vécue, cependant. Le plus souvent, la défiance mêlée de réprobation l'emporte, comme à l'égard d'un parvenu dont la promotion ne serait qu'imposture. Empire, dites-vous ? Oui, je vous le concède, c'est un qualificatif qui « s'est révélé si commode pour les classifications de l'Histoire qu'on a même cru pouvoir l'appliquer à tout grand ensemble politique dont l'unité reposait sur une similitude de civilisation » ; mais tout de même, ce « succès linguistique » relève surtout d'un « emploi par analogie approximative », ne croyez-vous pas^{VIII} ? Oui, décidément, « le bagage sémantique du mot empire

.....

à brusquement s'exiler et exploiter des populations ? À croire que c'est bien, ou mal ? Pourquoi des gens se mettent-ils à réclamer l'abolition de l'esclavage ? Et comment causer de tout cela ? Par ma formation ou mes obsessions, et aussi à cause des textes que je lisais, je me suis concentré sur la nervure langagière du social-historique, sur le site énonciatif de la prescription et de l'émancipation. Il y a d'autres voies d'accès. Seulement, tant que nous écrivons, l'urgence me paraissait de devoir rendre compte des possibilités d'être postcolonial, en produisant un discours sur la colonie qui analyse en sus ses mécanismes d'expression. À ce titre, *empire* devait revenir comme dénomination d'un double lieu : désignation de l'Outre-Mer dans le jargon dix-neuvième que nous parlons toujours un peu, et label d'un pouvoir comme au carré.

Nous vivons un moment théorique si pauvre que le goût pour le réel, le fait ou le corps essaie de passer à l'as le langage, ou de ramener un nombre de positions hétéroclites à une *linguistic turn* dorénavant démodé. Pourtant, les grands et vieux textes de théorie coloniale savaient pertinemment l'importance décisive du langage, comme le montrent le *Code noir* ou les récits de Champlain. Même, c'est une évidence ancienne, indépendante des colonies, que le langage ou une langue a du pouvoir, et que le pouvoir se doit doter d'un vocabulaire, d'une syntaxe. Tous les efforts d'enrégimentement de l'idiome en France, depuis la Renaissance jusqu'à la création de l'Académie, de l'imposition

Impérissable / De certains noms d'empire

est d'une grande mutabilité. Et transformer un terme historiquement et culturellement contingent en une catégorie analytique plus ample, voilà qui est des plus difficiles^X ». Je vous assure, cela ne durera pas : à tout se croire permis, « le mot empire est probablement en passe de perdre son sens conceptuel et historique^X ». Vite, s'en remettre à des figures imposées : définir, classer, distribuer ; critères, types, périodes ! Las, à ce jour, le charme n'est pas rompu. Sommes-nous à somnoler dans un semblant d'empire ?

Sur ce terrain, notre démarche ne prend nul contre-pied. Arrogance de parvenu, rigueur plus qu'approximative, penchant pour le boniment et le tour de passe-passe : l'empire est, nous en convenons, de tous ces mauvais coups. Le diagnostic est identique, donc, mais le traitement diverge. Nous pensons que continger l'empire, au nom de sa paradoxale contingence (signifiant souverain, signifié déchu ; « ça ne durera pas », et pourtant si), ne peut aboutir qu'à un refoulement de son emprise^{XI}. À l'instar de ces poisons qui peuvent porter remède, c'est donc une *cure d'empire* qu'il nous faut, non un sevrage : s'en gorger plutôt que s'en

.....

d'une langue nationale sous la Révolution à la doctrine pédagogique de l'enseignement public, en sont preuves. « L'empire du langage » est, en tant que tel, un syntagme qui se consolide au dix-huitième siècle. À cette date, *empire* est vraiment très usité pour tout pouvoir fort et presque irrésistible ; et en même temps pour les régimes impériaux. L'*empire du langage* survient donc entre tout cela, dans au moins trois textes importants : la traduction française du traité de Michaelis *De l'influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions* (1762), le fameux *Discours sur l'universalité de la langue française* de Rivarol (1784), le rapport de Barère devant le comité de Salut public (1794) en faveur de l'instruction publique en français. Rivarol et Barère lient le sort d'un *idiome* à sa souveraineté politique². Michaelis, plus philosophe, se concentre sur le conditionnement de la pensée par le langage et par les langues³. Dire *empire du langage*, c'est donc ouvrir sur une *longue* tradition théorique et politique faisant du langage et des idiomes une dimension du pouvoir, et *vice versa*. Sans compter la façon dont les *empires coloniaux* français ont travaillé la question, de la catéchèse glossolalique pratiquée par les Jésuites à l'exaltation contemporaine de la francophonie — ou de la « littérature-monde en français », ce qui est bien pis.

Codicille sur le métaphorique et le succès. Je ne sais si l'*empire* sans empereur est plus une métaphore que celui avec, car j'ai du mal à prétendre qu'*imperium* signifiât

purger. Il y va de notre capacité à assumer, sans sombrer, une « place où le *narcotique* articule un frisson entre histoire et ontologie^{XII} ».

Food for thought, la notion d'empire l'est certainement. Toute la question est de savoir si cette nourriture ne tient pas aussi de la « médecine ». Pour en avoir le cœur net, il faut risquer la dépendance, augmenter les doses. Oser les cocktails et les molécules de synthèse, plutôt que d'espérer faire d'*empire* un signifiant « propre ». La rechute plutôt que la désintox^{XIII}. Bref : si nous commençons par nous administrer ce qui s'est fait de mieux ?

Dont acte : prenons la *translatio* au mot ; traduisons et re-présentons quelques échantillons choisis du corpus impérial^{XIV}. Constituons-nous un *Empire Reader*... Lire l'empire, au péril du délire.

.....

une forme de régime avant le pouvoir même. Ensuite, y compris selon cet usage terminologique dominant, je crois que les catégories politiques sont appelées à se déformer, quitte, parfois, à se retrouver contradictoires — et cela en sus de la propension de chaque mot à signifier davantage que l'attendu. La démocratie athénienne est esclavagiste et phallocratique d'une manière telle que nous ne l'accepterions plus guère en général depuis nos contrées méta-européennes : est-il si faux de la dire démocratie ? Silvio Berlusconi ou Nicolas Sarkozy ne correspondent pas aux croquignolesques définitions du fascisme selon Berstein-et-Milza, ne sont-ils pas un peu fascistes ? Le vocabulaire politique n'a de sens que dans la mutabilité historique, et anhistorique partant. En ce cas, empire, derechef, est parmi d'autres. Le succès contemporain, toutefois, et à ce point banalisé que j'avoue avoir pas mal hésité avant de m'y ranger malgré mes « bonnes raisons », pourrait être dû à sa représentation programmée du pouvoir, voire du pouvoir du pouvoir. Un *Imperium* plus volatil et volubile encore.

Comment les empires touchent à leur fin

Charles TILLY

© 1997 Westview Press. La version originale de ce texte est parue dans Karen Barkey, Mark von Hagen (dir.), *After Empire : Multiethnic societies and nation-building. The Soviet Union, and the Russian, Ottoman, and Habsburg empires*, Boulder, Westview Press, 1997, p. 1-11. Reproduction sur autorisation.

D’Hérodote à Montesquieu et au-delà, les poètes, historiens et philosophes se sont adonnés sans relâche à ce qui, dans notre culture, constitue l’une des formes littéraires consacrées : le *requiem* pour un empire défunt. En tant qu’objet de réflexion, le déclin des empires est de ceux qui résonnent à l’échelle de l’histoire globale, car il signale à tous combien sont faillibles ces entreprises humaines qui semblaient si inébranlables. La stupeur de voir s’effondrer ce qui autrefois fut grand crée un effet de contraste, dont se nourrit tout un texte de méditations morales sur le déclin impérial et d’oraisons déclamées parmi les ruines. Ce texte a inspiré aussi bien les conquérants nouveaux venus, clamant leur supériorité sur les vaincus, que les philosophes soucieux de mettre en garde contre les excès de la démesure. (Nous autres qui, aujourd’hui, glosions sur l’effondrement de l’empire soviétique, devrions nous demander dans quelle catégorie nous sommes.) Au titre des déplorations philosophiques, il n’est que de rappeler les fameuses lignes que Lewis Mumford consacra à Rome :

« Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente : ici fut le siège d’un empire puissant. Oui ! ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante aimait leur enceinte ; une foule active circulait dans ces routes aujourd’hui solitaires. [...] Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette ! Voilà ce qui reste d’une vaste domination, un souvenir obscur et vain ! [...] Ah ! comment s’est éclipsée tant de gloire ! Comment se sont anéantis tant de travaux !... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes ! ainsi s’évanouissent les empires et les nations ! »

C. F. Volney, *Les Ruines, ou Méditation sur les révolutions des empires*, Paris, Parmantier / Froment, 1826 [1791], p. 5-6.

L’histoire de Rome indique, avec un relief particulier, ce qui, dans le domaine politique aussi bien que dans celui de l’urbanisme, doit être à tout prix évité. Nous voyons là de multiples signaux d’alarme, indiquant

le départ de pistes dangereuses. Lorsque, dans des centres surpeuplés, les conditions d'habitat se détériorent, tandis que le prix des loyers monte en flèche, lorsque le souci d'exploiter de lointains territoires vient pallier les carences de l'harmonie interne, nous songeons inévitablement au précédent de ce que Rome avait construit. Ainsi retrouvons-nous aujourd'hui les arènes, les immeubles de rapport, les exhibitions, les grands spectacles, avec nos matchs de football, nos concours de beauté, le continuel strip-tease que répètent les motifs des panneaux réclames, cette constante titillation des sens par l'érotisme, la boisson, la violence, dans un climat digne en tout point de la Rome antique. Sans compter la multiplication des salles d'eaux, la sur-dépense des moteurs sur le bitume des larges autostrades, et couronnant le tout, l'accumulation collective effrénée de fugacités enjôleuses de toutes sortes, merveilles d'audace technique. Lorsqu'enfle ainsi un pouvoir moralement abattu, tandis que la vie s'étiole, ce sont là les symptômes de la fin. L'édifice est encore solide et pas une pierre n'a bougé, mais ces signes ne trompent pas : les Barbares se sont infiltrés dans les défenses, ils sont installés dans nos murs. Ces signes sont ceux de la prochaine nécropole. Le bourreau attend. Paraîtront bientôt les vautours¹.

C'est là pour Mumford un moyen de faire valoir sa théorie du pouvoir politique et de la virtuosité technique : si leur croissance passe les bornes de la sobriété, la vie s'en trouve déshumanisée, et leur propre anéantissement précipité. Dans une veine similaire, quoique moins pompeusement, Alex Motyl a souligné que « l'absolutisme engendre des pathologies qui aboutissent à sa propre dégénérescence, ce qui, au sein d'un empire à territoires contigus, provoque la détérioration du contrôle exercé par le centre sur la périphérie² ».

Cela dit, avant d'entreprendre de savantes autopsies, mieux vaudrait s'assurer de ce que l'organisme fût malade, et effectivement trépassé. Après tout, les empires n'ont-ils pas été la forme étatique dominante et la plus étendue, depuis que le monde a vu se constituer des États solidement établis ? Rien, sinon une catastrophe tellurique, ne semble à même d'éradiquer ces dinosaures carnassiers. C'est aujourd'hui seulement, au vingtième siècle, que nous semblons laisser derrière nous l'ère des immenses empires eurasiens, entamée quelque quatre mille ans auparavant dans l'immense région s'étendant de la Méditerranée à l'Asie orientale. Il n'est pas exclu que des accords internationaux comme l'Union européenne, le GATT et l'ALÉNA, puissent être considérés

Comment les empires touchent à leur fin

comme des projets impériaux. Bref, le *requiem* entonné de nos jours pourrait se révéler prématuré.

Et à supposer que les empires soient bel et bien en train de disparaître, leur fin demeure aussi difficile à comprendre que l'extinction subite des dinosaures. Le siècle qui s'achève compte parmi les plus sanglants et les plus militaires au monde : la désintégration des empires signifie-t-elle que les hostilités conquérantes entre États vont également décliner, pour mieux céder la place à la guerre civile et au génocide ? La dispersion des empires d'autrefois, y compris par la décolonisation de grande ampleur survenue à partir des années 1960, préfigure-t-elle le sort que connaîtront les débris des dislocations plus récentes ? La fin des empires enfante-t-elle de nouvelles formes de conflit, interne ou externe ? Où et quand un tel phénomène survient-il, et dans quelle mesure se généralise-t-il ? La dissolution du contrôle central s'accompagne-t-elle d'explosions de nationalisme, au nom des fragments de l'ancien empire ? À quelles conditions les États successeurs constituent-ils — ou, en l'occurrence, seraient-ils à même de constituer — des régimes démocratiques stables ? Que l'histoire impériale ait atteint son terme ou non, les cycles de déclin antérieurs nous livrent de quoi nous interroger, et quantité de matière à comparer.

Pour qui se lance dans cette démarche comparatiste, il importe d'éviter toute arrogance conjecturale : les empires ne périssent pas simplement d'avoir adopté des formes de gouvernement non viables. Ce sont des bêtes robustes, l'histoire en témoigne. L'empire chinois, sous différentes variantes, a perduré deux millénaires ou plus ; l'empire byzantin s'est poursuivi plus de mille ans ; l'empire romain a duré six siècles ; l'empire ottoman a survécu près d'un demi-millénaire ; divers empires mongols ont occupé durant cinq cents ans une surface de territoires contigus plus vaste qu'aucune autre organisation politique ne le fit jamais ; et quant aux plus brefs, mais essentiels, empires britannique, français, allemand, italien, espagnol, portugais, belge, hollandais, américain, russe, soviétique et austro-hongrois, leur dénouement demeure présent à la mémoire de nos contemporains.

Rien qu'en Europe, dans l'intervalle entre les poids lourds romain et britannique, les grands empires furent légion : normand, lituanien-polonais, suédois, bourguignon, et beaucoup d'autres encore. La domination du continent par des États consolidés ne vint qu'ensuite. Autour de la Méditerranée, la structure des États musulmans les plus importants fut

impériale. Et pendant ce temps, en Amérique du Sud, en Afrique, en Asie du Sud-Est, d'autres empires encore connaissaient grandeur et décadence. Aussi le fait impérial n'est-il, dans notre monde à nous, que de souche récente : raison pour laquelle, à disserter sur la fin des empires en termes généraux et définitifs, nous risquons l'erreur chinoise typique, celle de confondre le déclin d'un régime particulier avec l'arrivée à son terme ultime d'une forme politique auparavant dominante. De même qu'il serait inconsidéré d'exulter bruyamment de la « démocratisation » irréversible d'un monde où la guérilla, le génocide et le politicide tendent à devenir choses communes³, gardons-nous de déclarer tout à trac : c'en est fait des empires, ils ont à jamais rejoint le pays de leurs ancêtres.

« L'Empire n'est guère pensé, et peut-être guère pensable au sein de la tradition occidentale, c'est-à-dire dans les limites de la métaphysique de la subjectivité. Tout au plus a-t-on pu y penser le dépassement de l'État moderne sur son propre terrain ; et cela a donné les irrespirables projets d'État universel, les spéculations sur le droit cosmopolite qui viendrait finalement instaurer la paix perpétuelle ou encore le ridicule espoir d'un État démocratique mondial, qui est la perspective ultime du négriisme. [...] Les Chinois, qui ont pris leurs quartiers hors de la métaphysique de la subjectivité entre le VI^e et le III^e siècle avant notre ère, se forgèrent alors une théorie de la souveraineté impersonnelle qui n'est pas sans utilité pour comprendre les ressorts actuels de la domination impériale ».

Tiqqun, *Contributions à la guerre en cours*, Paris, La Fabrique, 2009 [2001], p. 83-84 et 88.

Les traces dont nous disposons concernant l'existence d'États remontent, pour les plus anciennes, à environ dix millénaires. Sur cette période, trois formes étatiques principales se sont imposées : la cité-État, le domaine militaro-agraire et l'empire — ou diverses combinaisons des trois, à l'instar de Venise, cité-État s'adjoignant un empire maritime disséminé, ou de la République hollandaise, fédération malaisée de cités-États. Les États consolidés — organisations coercitives gouvernant de manière directe et relativement uniforme un ensemble de territoires hétérogènes clairement

« Il y donc l'histoire officielle de l'État moderne, c'est le grand récit juridico-formel de la souveraineté : centralisation, unification, rationalisation. Et il y a sa contre-histoire, qui est l'histoire de son impossibilité. Si l'on veut une généalogie de l'Empire, c'est plutôt de ce côté qu'il faudra chercher : dans la masse croissante des pratiques qu'il faut entériner, des dispositifs qu'il faut mettre en place, pour que la fiction demeure ».

Tiqqun, *op. cit.*, p. 59.

Comment les empires touchent à leur fin

délimités — ne se sont imposés comme forme étatique dominante qu'au cours deux derniers siècles, d'abord dans le monde européen puis, par la conquête et l'émulation, sur l'ensemble du globe.

N'allons pas non plus en déduire que ces États consolidés aient présenté de tels avantages sur les autres organisations politiques qu'ils les aient rendues obsolètes. Après seulement deux siècles d'hégémonie, les États consolidés d'Occident laissent déjà voir des signes de leur impuissance à assurer l'ordre ou à fournir des biens publics, défiés qu'ils sont par les réseaux du capital et du travail, du trafic de drogue ou d'armes, de la terreur, qui tous franchissent avec aisance leurs frontières péniblement érigées⁴. D'ici un siècle, il se pourrait que les États consolidés ne soient plus considérés par les analystes que comme un phénomène éphémère, tandis que les empires demeureraient à leurs yeux les formes historiquement dominantes d'organisation politique à l'échelle supra-régionale.

Un empire est une entité politique [*polity*] vaste et composite, liée à une autorité centrale par un système de gouvernement indirect. L'autorité centrale exerce une certaine faculté de contrôle militaire et fiscal dans chaque région essentielle de son domaine impérial, mais tolère deux modalités majeures de médiation : (1) la rétention ou l'institution, pour le gouvernement de chaque région, de conventions particulières et distinctes ; (2) l'exercice du pouvoir par des intermédiaires jouissant d'une autonomie régionale considérable, en contrepartie de laquelle ils doivent allégeance, versement d'un tribut et acquittement d'un service militaire au centre.

« Le Système avait alimenté le marché international de l'habillement, royaume de l'élégance italienne. Chaque recoin de la planète pouvait être atteint par les entreprises, les hommes et les produits du Système. Système: un mot qu'ici tout le monde connaît mais qui, pour les autres, reste encore à déchiffrer, une référence inaccessible à ceux qui ignorent quelles sont les dynamiques du pouvoir de l'économie criminelle. Le mot *camorra* n'existe pas, c'est un mot de flics, utilisé par les magistrats, les journalistes et les scénaristes. Un mot qui fait sourire les affiliés, une indication vague, un terme bon pour les universitaires et appartenant à l'histoire ».

Roberto Saviano, *Gomorra. Dans l'empire de la camorra* (trad. de l'italien par Vincent Raynaud), Paris, Gallimard, Folio, 2009 [2006], p. 67.